Document generated on 04/24/2024 7:30 a.m.

24 images

24 iMAGES

Le monde selon Monsieur Moustapha

The Grand Budapest Hotel de Wes Anderson

Bruno Dequen

Number 167, June–July 2014

URI: https://id.erudit.org/iderudit/71907ac

See table of contents

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)
1923-5097 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Dequen, B. (2014). Review of [Le monde selon Monsieur Moustapha / *The Grand Budapest Hotel* de Wes Anderson]. *24 images*, (167), 59–60.

Tous droits réservés © 24/30 I/S, 2014

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Le monde selon Monsieur Moustapha

par Bruno Dequen

AP Photo/Fox Searchlight

Attention aux apparences ! Derrière l'habituelle virtuosité ludique, psychorigide et volontairement enfantine de sa mise en scène, le nouvel opus de Wes Anderson marque un tournant majeur dans l'œuvre de ce cinéaste qui, plus que jamais, n'a de cesse d'explorer le profond malaise existentiel enfoui derrière la parfaite symétrie de ses cadrages colorés et de ses décors en carton-pâte. Tout en continuant de complexifier un style plus reconnaissable que jamais, Anderson fait preuve ici d'une lucidité proprement inouïe sur le rapport de son art au monde qui le place définitivement parmi les plus grands cinéastes contemporains.

D'un pur point de vue technique, ***The Grand Budapest Hotel*** est, avec ***The Life Aquatic with Steve Zissou***, l'oeuvre la plus ambitieuse d'Anderson. Ouvertement inspiré par la figure de Stefan Zweig, le film se déroule principalement dans une Europe d'entre-deux-guerres totalement fantasmée. En à peine quelques minutes, le récit, qui file à toute allure, nous présente une jeune fille se recueillant de nos jours devant la tombe de l'auteur d'un livre qu'elle semble admirer. Après un court insert inévitable sur la couverture de l'ouvrage en question (qui est bien entendu intitulé ***The Grand Budapest Hotel***), le film remonte le temps jusqu'en 1985 alors que l'auteur vieillissant (Tom Wilkinson), installé dans un immeuble décrépi de l'ère soviétique, tente d'expliquer les origines de son œuvre à la caméra. Ses propos nous transportent en 1968 au cœur d'un palace tombé en désuétude dans lequel ne subsistent plus que quelques clients fidèles et solitaires. C'est à cette époque que le jeune auteur (interprété désormais par Jude Law) rencontre le véritable narrateur de l'histoire, le mystérieux M. Moustapha, propriétaire de l'endroit. À l'occasion d'un souper, ce dernier accepte de lui conter les dernières heures de gloire de ce vestige d'une Europe désormais disparue et les circonstances invraisemblables qui l'ont amené à devenir un riche entrepreneur. À partir de là, le récit s'installe définitivement dans les années 1930 et suit les tribulations du concierge M. Gustave (Ralph Fiennes) et de son valet Zero (le jeune Moustapha) aux prises avec une rocambolesque histoire d'héritage alors qu'une guerre inévitable s'annonce.

Il serait vain de tenter de résumer les innombrables rebondissements composant les aventures de M. Gustave. Comme à son habitude, Anderson multiplie les personnages, agrandit toujours davantage sa famille d'acteurs (au moins une quinzaine de personnages sont interprétés par des habitués de son univers), et surcharge le moindre plan d'une quantité astronomique de détails. Ajoutons à cela une structure narrative étalée sur quatre périodes, des maquettes, du *stop motion* et des changements de format d'image… Anderson fait feu de tout bois dans ce film. En particulier, sa maîtrise des compositions frontales atteint de nouveaux sommets d'inventivité en explorant pour la première fois les possibilités du format académique, et son penchant pour une langue baroque à la politesse subtilement surannée trouve en Ralph Fiennes, qui confère sa dignité naturelle au personnage de M. Gustave, son meilleur interprète à ce jour. Toutefois, si la fluidité et le style inimitable (ou trop facilement imitable selon ses détracteurs) avec lesquels le cinéaste parvient à présenter toutes ces informations imposent un minimum de respect, force est d'admettre qu'il semble de prime abord déployer une quantité exponentielle d'astuces pour ne créer à l'arrivée qu'un récit, certes jubilatoire, mais tout à fait superficiel. Une amusante aventure burlesque. Une pâtisserie délicieuse mais trop riche. Une ultime plongée dans un monde nostalgique et puéril. Or, le génie d'Anderson est d'avoir conçu un film en trompe-l'œil. Si la pyrotechnie en met plein la vue, le cœur de ***The Grand Budapest Hotel*** se situe ailleurs, dans ce qui est à peine montré ou dit.

Suite p. 60 →

Véritable metteur en scène de son petit monde imaginaire, M. Gustave s'impose comme le dernier né de cette longue lignée d'hommes enfants qui peuple l'univers d'Anderson. À l'image d'un Steve Zissou aussi ridicule, irresponsable et égocentrique qu'inspirant, M. Gustave est un phénomène anachronique, tentant tant bien que mal de maintenir en vie un univers idéalisé. Dans son cas, celui d'une Europe unie (merveilleuse idée que cette confrérie européenne de concierges !), sophistiquée et pacifique, éternellement figée dans un début du siècle florissant qui n'a, bien entendu, jamais vraiment existé. Certes, l'hommage rendu à Stefan Zweig et le fait de situer le récit au cœur d'une des périodes les plus troublées de l'histoire de l'Europe (même fantasmée) imposent immédiatement une lecture plus sérieuse des intentions du cinéaste. Sans rien enlever à Zissou l'explorateur, la montée du nazisme n'a pas la même portée que les documentaires aquatiques. M. Gustave se présente donc ouvertement comme un résistant face à la barbarie du monde, et son repli sur soi, même dans les moments les plus incongrus (sur le bord d'être jeté d'un précipice, il choisit de finir en beauté en récitant un poème !) serait une sorte de profession de foi du cinéaste. L'artifice contre le réel. L'art contre la guerre. Gustave /Anderson contre la cruauté du monde.

Ce discours serait aussi charmant que naïf – et certainement moins pertinent que ceux de Chaplin et Lubitsch en leur temps – si Anderson ne complexifiait pas davantage les enjeux de cette prise de position. Il serait en effet trompeur d'identifier le discours d'Anderson à celui de M. Gustave. Ce dernier, derrière son inébranlable optimisme, est une figure beaucoup plus trouble que les précédentes créations du cinéaste. Mélange d'affection, de domination et de nécrophilie, son empathie envers les vieilles veuves est plus que douteuse. Sa politesse excessive est constamment parasitée par des excès de cynisme d'une vulgarité surprenante, trahissant momentanément l'artificialité de son personnage. Plus que tout, son attachement envers les « valeurs civilisées » le plonge dans des situations certes amusantes (son enthousiasme pour la qualité du dessin du plan d'évasion d'une prison), mais finalement fatales (son dernier coup d'éclat contre les soldats). Le fondement de l'optimisme est la terreur pure, disait Oscar Wilde… Contre la folie du monde, M. Gustave a choisi l'isolationnisme et le déni absolu. Dans un certain sens, son jusqu'au-boutisme est louable, et la passion évidente d'Anderson pour les choses du passé ne saurait annihiler le pouvoir de séduction de sa démarche, mais il n'en reste pas moins que son attitude aboutit à une inévitable autodestruction.

Fox Searchlight

Grâce au personnage de M. Moustapha, Anderson prend toutefois soin de proposer un second regard, et non des moindres, puisqu'il s'agit de celui du narrateur de l'histoire. Or, ce dernier n'est pas dupe des paradoxes inhérents au mythique concierge, tout comme il admet ouvertement son propre rapport nostalgique absurde envers ce vieil hôtel désormais décrépit. Contrairement à M. Gustave, Moustapha est d'une lucidité troublante. À cet égard, ses choix de conteur sont à la fois imprévisibles et éclairants. Le sort ultime de M. Gustave n'est ainsi évoqué qu'au détour d'une phrase sèche. Une fin abrupte d'autant plus surprenante que ce personnage semblait être le cœur de l'histoire. Est-ce un simple refus de la part de Moustapha de laisser entrer par la grande porte cette cruelle réalité que M. Gustave a niée toute sa vie ? Oui et non. En effet, le destin de M. Gustave sert à la fois d'allégorie et de trompe-l'œil. Après avoir terminé son récit, en une phrase tout aussi courte et dénuée d'artifice que celle qui cloua le destin de son mentor, Moustapha évoque enfin la véritable raison de son attachement à l'hôtel : cette charmante pâtissière morte trop jeune, qu'il a bien pris soin de laisser en marge de ses aventures, alors que son témoignage ne fut finalement qu'un ultime moyen de faire revivre l'époque où elle était en vie. L'art conçu comme une surface permettant d'effleurer l'horreur du monde sans jamais la nommer. En fin de compte, ce Grand Budapest Hotel n'a jamais été celui de Gustave, mais celui de cette Agatha au destin tragique dont on ne saura jamais rien. Or, l'art d'Anderson n'a-t-il pas toujours consisté à surcharger le visible dans le but de masquer l'essentiel, quitte à se noyer dans la nostalgie d'une enfance idéalisée qui, très probablement, n'a jamais véritablement eu lieu ? Depuis toujours, son univers se tient sur le bord d'un abîme existentiel. Il n'a jamais semblé aussi présent que dans ce film. ***The Grand Budapest Hotel*** ne fera probablement pas changer les détracteurs d'Anderson de camp. Mais ils ne pourront plus jamais l'accuser de superficialité infantile.

États-Unis, Allemagne. 2014. Ré. : Wes Anderson. Scé. : Anderson et Hugo Guinness, d'après Stefan Zweig. Ph. : Robert D. Yeoman. Mont. : Barney Pilling. Décors : Gerald Sullivan. Mus. : Alexandre Desplat. Int. : Ralph Fiennes, Tony Revolori, F. Murray Abraham, Saoirse Ronan, Adrien Brody, Willem Dafoe, Tilda Swinton, Mathieu Amalric, Jeff Goldblum, Léa Seydoux, Harvey Keitel, Edward Norton. 100 minutes. Dist. : 20th Century Fox

Une première version de ce texte a été publiée sur le site de *24 images*.